

OBSTUPEFACTOPHOBIE Crainte liée à la stupéfaction

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Ébaubi est un adjectif et participe passé du verbe vieilli **ébaubir** qui signifie : **Très étonné, stupéfait, émerveillé ou décontenancé**, au point de rester sans voix ou de ne plus savoir comment réagir.

Exemple : *Il resta ébaubi devant ce spectacle extraordinaire.*

En latin Il n'existe pas un équivalent unique, car *ébaubi* combine l'idée de **stupéfaction** et parfois d'**émerveillement**.

Selon le sens voulu :

- **stupēfactus** : « stupéfait, frappé de stupeur »
- **obstupēfactus** : « frappé de stupeur, abasourdi »
- **admirātiōne percussus** : « frappé/saisi d'admiration »
- **attonitus** : « frappé de stupeur, comme par le tonnerre »

Pour *ébaubi* au sens courant de « **complètement stupéfait** », j'ai choisi **obstupēfactus**.

En grec ancien

Plusieurs possibilités également :

- **ἐκπληκτος** (*ékplēktos*) : « frappé de stupeur, stupéfait »
- **ἐκπεπληγμένος** (*ekpeplēgmenos*) : « frappé de stupeur, profondément étonné »
- **θαυμάζων** (*thaumázōn*) : « admirant, émerveillé » — si *ébaubi* signifie plutôt « émerveillé ».

Le meilleur équivalent général est **ἐκπληκτος**, « stupéfait, frappé de stupeur ».

Français	Latin	Grec ancien
ébaubi	obstupēfactus	ἐκπληκτος
stupéfait, abasourdi	frappé de stupeur	frappé de stupeur
émerveillé	admirātiōne percussus	θαυμάζων

À noter : **ébaubi** est un mot expressif et légèrement archaïque/littéraire en français ; il peut avoir une nuance amusée de « **complètement ahuri devant ce qu'il voit** », nuance que *obstupēfactus* / *ἐκπληκτος* rendent assez bien.

L'OBSTUPEFACTOPHOBIE

Ébaubi, ébaubie : adjectif qualifiant un état de stupéfaction, de saisissement soudain, souvent teinté d'une nuance comique ou naïve — celui qui reste bouche bée, interdit, presque hébété devant ce qui le surprend.

L'étymologie mérite qu'on s'y arrête : le terme dérive du verbe *ébaubir*, lui-même issu de l'ancien français *baube* (« bègue », du latin populaire *balbus*), affecté du préfixe intensif *é-*. La stupeur ébaubie est donc étymologiquement une stupeur qui rend muet, qui frappe la parole autant que l'esprit — le sujet ébaubi ne trouve plus ses mots, contrairement à *stupéfait* ou *interdit*, dont l'étymologie insiste plutôt sur l'immobilisation ou l'empêchement de dire.

Le registre est littéraire, voire vieilli, et conserve souvent une coloration légèrement burlesque ou populaire, ce qui le distingue de synonymes plus neutres comme *abasourdi* ou *sidéré*. On le rencontre volontiers chez les auteurs qui jouent sur l'archaïsme lexical (Rabelais, mais aussi des usages plus tardifs à visée pittoresque ou ironique).

Que dire d'une personne qui craint la stupéfaction Réflexion sur la caractérisation d'une personne créative.

On pourrait d'abord interroger la structure paradoxale d'une telle crainte : redouter la stupéfaction, c'est redouter un état par définition non anticipable, puisque l'essence de l'étonnement (au sens cartésien du terme, la *thaumasia* aristotélicienne reprise dans les *Passions de l'âme*) réside précisément dans sa soudaineté, son caractère de surprise devant l'inattendu. Craindre par avance ce qui ne se laisse saisir que dans l'instant même de son irruption relève donc d'une anticipation structurellement vouée à l'échec — on ne peut se prémunir contre l'imprévisible qu'en renonçant à la disponibilité même qui rend l'expérience possible.

Deux lectures se dégagent alors, selon la tradition qu'on mobilise.

Dans une perspective stoïcienne, cette crainte trahirait un attachement excessif à la maîtrise de soi, une volonté de contrôler jusqu'à ses propres affects — la stupéfaction, en suspendant momentanément le jugement rationnel (elle *sidère*, au sens propre : elle frappe comme un astre malin), constitue une menace pour l'*ataraxia*. Le sujet qui la redoute craindrait moins l'objet de l'étonnement que la perte de souveraineté sur son propre esprit qu'il implique.

Dans une perspective plus proche de la phénoménologie (on pense à certains développements de Marion sur la saturation du phénomène, ou à Heidegger sur la *Befindlichkeit*), cette crainte pourrait au contraire signaler une intuition juste : la stupéfaction expose le sujet à un excès qu'il ne peut constituer par ses propres catégories, elle

le dépossède de sa position de sujet constituant. La redouter, ce serait pressentir — à raison — qu'elle met en péril l'économie même de la maîtrise cognitive.

On pourrait enfin se demander si cette crainte n'est pas elle-même de nature défensive : une stratégie anticipatoire visant à neutraliser par avance l'affect en le nommant, en le catégorisant comme objet de crainte plutôt que de le laisser survenir comme événement pur — auquel cas la crainte de la stupéfaction serait déjà, paradoxalement, une forme subtile d'évitement de l'expérience elle-même.

Trois pistes pour prolonger avec Claude IA

- Un rapprochement avec la notion cartésienne d'admiration comme première des passions, dénuée de bien ou de mal pour le corps, et la question de savoir si sa crainte constitue un dérèglement second.
- Une confrontation avec le concept freudien d'*Unheimlich*, où la crainte devant l'inattendu se love dans le familier lui-même plutôt que dans l'extériorité pure.
- Une interrogation sur les figures cliniques ou psychopathologiques où cette crainte se cristallise (contrôle obsessionnel, hypervigilance anxieuse) et ce qu'elles révèlent en creux du fonctionnement normal de l'étonnement.